

## LES SOCIÉTÉS SPORTIVES ET PARASPORTIVES MARSEILLAISES AVANT 1901

Dans l'essor du mouvement associatif en France au XIX<sup>e</sup> siècle, la part du sport et des activités parasportives n'a cessé de croître jusqu'à former, dès avant la guerre de 1914, un secteur important. Longtemps dédaignée par les chercheurs, l'Histoire du sport reste encore en grande partie à faire, surtout lorsqu'il s'agit du sport en province. L'essentiel de l'éclairage historique a été trop souvent accaparé par la capitale, même si quelques villes comme Lyon et Bordeaux ou des régions comme l'Alsace ont bénéficié de travaux pionniers, plus que notre région. Dans bien des cas, même un simple historique « linéaire » marquant l'apparition et le développement des diverses disciplines est inexistant. Manque à plus forte raison toute approche socioculturelle, celle de l'évolution des mentalités, des comportements, cherchant à établir le pourquoi de l'apparition et le développement d'une *culture du physique* inspirée des anciennes théories (de Rabelais à Rousseau) sur la nécessité du double développement corporel et moral des individus et des groupes.

Pour aborder cette histoire du sport, le chercheur dispose rarement, pour ne pas dire jamais, des archives des clubs. Cela vient de leur caractère généralement éphémère, alors qu'il faut parfois remonter jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle et qu'ils sont, pour la plupart, morts depuis longtemps, sans s'être souciés de laisser des traces exploitables par l'historien. C'est d'ailleurs, le cas de bien des entreprises privées de toutes sortes : industrie, commerce, spectacle...

Dès lors, deux sources principales s'offrent au chercheur : la presse et les dossiers des associations.

La presse annonce et suit en principe les événements, mais pas de façon systématique. Elle reste souvent muette lorsque les activités concernées en sont à leurs débuts et n'ont pas d'impact médiatique assuré. Ainsi, seul l'hippisme, longtemps assimilé au « sport », aura droit à une rubrique dans la

presse locale; la vélocipédie viendra dans un second temps. Cependant, même réduit à quelques lignes intermittentes, son témoignage est irremplaçable. À plus forte raison si, comme cela sera de plus en plus fréquent à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, les journaux se mettent à parrainer certaines manifestations, attachant leur nom à un sport particulier: les boules pour *Le Bavard* (1894) puis *Le Petit Provençal* (1908), le cyclisme pour *Le Petit Marseillais*, la natation pour *Le Soleil du Midi*. En 1895 apparaît même la première feuille hebdomadaire marseillaise spécialisée: le *Midi Sport*, qui va promouvoir les débuts du rugby, du football et de l'athlétisme de compétition. Faut-il encore préciser que la presse marseillaise du XIX<sup>e</sup> siècle est actuellement sinistrée (de nombreux journaux sont détériorés), « séquestrée » (la petite presse notamment est interdite de communication) et défigurée (les microfilms tirés de certains journaux quotidiens l'ont été de façon très maladroite).

Autre source capitale, les dossiers des associations sont pour la plupart déposés aux Archives Départementales des Bouches-du-Rhône<sup>2</sup>, mais tous n'ont pas été conservés. Par ailleurs, beaucoup d'associations, malgré les lois successives de 1810 à 1901, n'ont pas éprouvé le besoin de se déclarer. D'autant plus que le sport fut longtemps assimilé à des activités ludiques plus ou moins informelles. Dans certains départements, la proportion des associations sportives non déclarées a pu être ainsi évaluée à 30 ou 40 %. Les dossiers disponibles offrent une grande différence dans leur contenu: présence ou absence de listes complètes ou simple mention du bureau, statuts réduits à quelques lignes ou accompagnés de déclarations d'intention de plusieurs pages, rapports de polices inexistantes ou, au contraire, très prolixes sur les opinions politiques et le niveau de fortune des individus... Autre limite: les documents font état de la naissance ou de la relance des associations mais pas de leur continuation, de leurs variations d'effectifs ou de leur disparition.

Dernières réserves: bien que les associations soient au cœur même de la pratique sportive, elles ne recouvrent pas entièrement le sujet. L'armée, l'école, le patronage, l'entreprise, la médecine sont autant de pistes d'information quasiment inexplorées en matière d'histoire du sport.

Enfin, il est utile de préciser que le sport que nous saisissons au XIX<sup>e</sup> siècle, en dehors du cas particulier de l'excursionnisme « mixte », est exclusivement masculin, en l'absence pour cette période d'associations sportives féminines.

Cela dit, il s'agit ici, à titre exploratoire, de brièvement retracer les grandes étapes de l'apparition du sport à Marseille sous ses diverses formes au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, en mettant l'accent sur quelques sociétés sportives spécifiques. Dès lors, toutes les spécialités ne seront pas systématiquement abordées et l'on opérera des regroupements à la fois chronologiques et typo-

1. Cf. les ouvrages de Pierre ARNAUD et, notamment, *Les Athlètes de la République*, publié sous sa direction, Toulouse, 1987.

2. AD. B-d-R., 4M 677 à 876.

logiques. En toile de fond: les jeux traditionnels populaires et les passe-temps aristocratiques ou bourgeois qui sont à l'origine du mouvement sportif et du mot lui-même, à travers le vieux français « desport », synonyme d'amusement, de délassement, de détente. Ensuite l'excursionnisme et la marche; la gymnastique et ses liens avec les sociétés de conscription et de préparation militaire; le cyclisme; les clubs athlétiques et omnisports.

#### JEUX TRADITIONNELS POPULAIRES ET PASSE-TEMPS ARISTOCRATIQUES OU BOURGEOIS

Au nombre des jeux traditionnels populaires figurent notamment les boules, la joute, les courses à pied, les sauts, la lutte<sup>3</sup>. Ce sont des activités ludiques, plus ou moins fréquentes, axées sur des performances individuelles et des compétitions, souvent intégrées aux fêtes de quartier (trins et roumévagi), dans des espaces investis à titre provisoire (le port, la rue, les terrains vagues, les parcs (Borély, le Château des Fleurs et son hippodrome...) ouverts à tous les participants comme à tous les publics. Le devenir de ces jeux traditionnels fut variable<sup>4</sup>.

En ce qui concerne les boules, la création du « club des boulomanes », en 1828 (un club qui existe encore), dans une propriété privée, était l'expression d'une convivialité bourgeoise. Mais, au cours du siècle, les nombreux clubs de quartier qui se sont créés en liaison avec les cafés étaient beaucoup plus populaires. La médiatisation par la presse n'en a pas moins été assez rapide avec les premiers concours officiels du *Bavard* 1894 puis celui du 25<sup>e</sup> centenaire en 1899...

La joute<sup>5</sup>, organisée par les pêcheurs depuis des siècles, était aussi affaire de spécialistes, alors que les courses à pied et les sauts sont longtemps restés ouverts à tous, dans le cadre des paroisses et des quartiers, avant l'intervention des clubs athlétiques (en fait omnisports), dans les années 1880-1890, concomitante des premières installations fixes (un vélodrome et une piste de course au Rouet dès 1884).

La lutte, un moment interdite en raison de sa brutalité et de ses débordements populaires, devient au XIX<sup>e</sup> siècle une sorte de spectacle de professionnels du cirque ou du music-hall, les clubs spécialisés n'arrivant qu'à la fin du siècle. La lutte en amateur se pratiquait surtout dans les gymnases. Pour elle, la compétition ne prendra tout son sens qu'avec les jeux olympiques.

3. Jacques Rigaud, dessinateur et graveur, né à Marseille vers 1581 et mort à Paris en 1654, a consacré six gravures à des scènes de jeu et divertissement populaires dans la région marseillaise. Elles sont conservées au Musée du Vieux-Marseille.

4. Pierre ÉCHINARD, « Le développement du sport à Marseille au XIX<sup>e</sup> siècle », *Midi*, n° 4, p. 27-38, 1987.

5. Pierre ÉCHINARD, « Marseille et les joutes nautiques provençales », *Midi*, n° 4, p. 39-48, 1987.

Les passe-temps aristocratiques et bourgeois sont les marques avérées de la parade mondaine et de l'éducation élitiste à l'anglaise. Ils sont tantôt hérités de l'ancienne société, tantôt suscités par les progrès techniques et leur évolution, tels l'équitation, l'escrime, le tir, les régates, l'automobile, l'aviation, le tennis... Ils prolongent au niveau de la compétition les pratiques de la vie courante bourgeoise et réclament un équipement coûteux ainsi que des lieux spécialisés. Ils jouent sur la tradition et le modernisme, impliquant une participation directe personnelle, mais aussi, assez souvent, un mécénat, le financement d'équipiers ou de « champions » défendant les couleurs du « patron ». Le renom est ainsi parfois personnel, parfois dû à l'équipier, à l'écurie, au club ou au cercle dont on fait partie.

Dès lors les rivalités de personnes ou d'idéologies conduisent à la constitution d'associations rivales.

L'aspect spectaculaire de la plupart de ces activités, faites pour le « paraître », incite la ville à s'en servir de temps en temps pour son animation et son propre prestige. Ainsi, l'initiative des premières régates<sup>6</sup> revient-elle à la ville, à l'occasion du XIV<sup>e</sup> Congrès des Sociétés savantes organisé à Marseille en 1846. Savants et officiels sont venus de toute la France. On cherche une attraction appropriée aux ressources naturelles et susceptible de divertir les congressistes. Les régates s'imposent, à l'imitation des ports de l'océan (selon l'exemple de Louis Lebaudy au Havre) qui organisent depuis peu des courses à la voile comme en Angleterre. On recommandera en 1861 lors de la tenue du Concours agricole régional, pour aboutir, fin 1861, à la création de deux sociétés rivales : le Cercle Nautique et la Société des Régates Marseillaises, qui montent toutes les années des compétitions avec les autres ports de la côte. Ces régates se déroulent à la vue de tous dans la rade et sont l'occasion rêvée pour les négociants et armateurs marseillais de faire briller leurs couleurs, tels Urbain et Cyprien Fabre, Grandval, Régis, etc. En 1887, une scission intervenue au sein de la Société des Régates Marseillaises conduit à la création, en février 1887, de la Société Nautique, aujourd'hui plus que centenaire.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'équitation<sup>7</sup> relève encore de la pratique quotidienne dans les manèges (Avrillon, Courtin...). Mais elle est, plus encore, une manifestation de prestige à travers la richesse des équipages, les parades du mercredi des Cendres, les grandes cavalcades de bienfaisance de 1858, 1868 et 1879. Sensibles aux échos des mondanités du Jockey club parisiens et des premiers champs de courses de la région parisienne, d'Arles ou même de Gémenos, deux groupes de notables marseillais rivalisent en 1860 pour créer les premières courses de chevaux à La Barnière et à Borély. Baromètre de la

6. Pierre ÉCHINARD, *Marseille au quotidien – chroniques du XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 49-51, Aix-en-Provence, 1991.

7. Pierre ÉCHINARD, *Marseille au quotidien – nouvelles chroniques du XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 145-159, Marseille, 1994.

notabilité marseillaise, le cercle des Phocéens parraine la création d'une Société hippique de Marseille où se trouvent Saint-Alary, Chighizola, Delahante, les Fraissinet, Hesse, Massot, Rivet, Salvator, Vaisse, Warrain... L'hippodrome Borély, où se déroulent deux séries de courses dans l'année, est un carrefour des élégances qui procure d'importants retombées financières à la cité (loueurs de voitures, cochers, maîtres d'hôtels, charpentiers, tapissiers). Rapidement, les bourgeois et aristocrates marseillais se mettent à l'élevage équestre et constituent des écuries vers 1880 (Farconnet, Canaple...) avec des jockeys anglais. 1887 voit l'introduction du pari mutuel. L'année suivante, une seconde Société hippique des Bouches-du-Rhône est créée. En quelques mois, elle compte plus de 400 adhérents et organise des courses au nouvel hippodrome de Saint-Giniez avec les représentants d'une bourgeoisie marseillaise plus récente mais aussi plus dynamique: Denis Bourrageas, Pignol, Ducreux, Damoy-Picon, Naegely, Vagliano...). À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une trentaine d'écuries locales fréquentent Borély (Mourgue d'Algue, Canaple, Prat, Vagliano, Zafiroopoulos, Damoy-Picon...). Depuis 1897 les deux sociétés de courses ont fusionné dans la Société sportive de Marseille, sous la houlette de Melchior Roussier. Le monde officiel des courses reste ainsi entre les mains de l'aristocratie et de la bourgeoisie marseillaise, même si c'est désormais la foule des parieurs qui fait le véritable succès des manifestations.

La Société de tir (à la carabine) fournit un autre exemple de l'implication de la haute bourgeoisie marseillaise. Fondée en décembre 1867, elle installe son stand de tir dans un coin de l'immense parc de loisir du Château des Fleurs (16 ha). L'exemple (récent) vient de Saint-Etienne et de quelques autres villes. Les premières démarches sont faites par Victor Rozan. La société a pour buts: la récréation pour la jeunesse, l'exercice hygiénique, le développement des armes à feu et la fourniture à l'armée d'hommes exercés au maniement des armes. Elle réunit des aristocrates, comme Sabran de Pontevès ou de Villeneuve Trans, et des bourgeois (Roussier, Grandval, Hesse, Pastré, Rabaud, Reggio, Gounelle, Canaple, Darier, Camille Brion le photographe, Auzilly, Rodocanachi, Velten, Zarifi, Vidal-Naquet...). Pour une fois, la richesse du dossier<sup>8</sup> révèle, en 1880, pour les 180 adhérents, des renseignements sur leurs tendances politiques et leur niveau de fortune. C'est en fait tout le gotha marseillais qui figure, même s'il y a aussi quelques « employés ». On y retrouve, côte à côte, des légitimistes (nombreux à Marseille dans la haute bourgeoisie), des bonapartistes, des orléanistes, des républicains « modérés ». La plupart d'entre eux sont là pour encourager les préparatifs de revanche sur la défaite de 1871. L'association est soutenue par les pouvoirs publics avec des prix distribués par le président de la République et le ministre de la Guerre. En 1913, la Société mixte de tir, vouée en grande partie à la préparation militaire, comptera 1 200 adhérents et 680 pupilles. C'était alors l'une des plus grosses sociétés parasportives après les sociétés excursionnistes.

8. AD. B-d-R., 4M 857.

Il convient de mentionner encore, au rang des associations mondaines tournées vers la technique et le modernisme, l'Automobile club de Provence, lancé en février 1899 par Paul Barlatier et Charles Dubois, tous deux directeurs de la revue *La Vie Provençale*. Il rassemble des passionnés de chevaux et de vélocipédie devenus des fanatiques de l'automobile, tels Georges Zafiroopoulos, de Farconnet (ingénieur, président de 1899 à 1903 après avoir été président de la Société des Courses hippiques), Adolphe Méry, Zarifi, Rodocanachi, Roussier, Rivoire... Paul Barlatier, plusieurs fois président de l'Automobile club entre 1903 et les années 1930, est aussi l'organisateur en 1902 du premier « Salon marseillais de l'automobile et du cycle » à l'Alhambra, l'un des fondateurs de l'Aéro-club (sport, tourisme automobile) et des premiers clubs aéronautiques.

Restent encore au nombre des sports « élitistes » : l'escrime, qui ne mobilise vers 1900 qu'une grosse centaine de sociétaires, et le tennis, d'abord pratiqué dans les années 1880 sur les premiers courts installés dans quelques propriétés de négociants grecs, puis au sein d'un Lawn-tennis club, socialement très fermé mais ouvert aux femmes.

#### LA MARCHÉ ET L'EXCURSIONNISME

Ce sont des exercices physiques qui confinent au sport en conjuguant l'amour de la nature et de la convivialité, et par là l'amour de la Provence et du provençal. Ils vont connaître une rapide évolution vers la masse, en même temps qu'une récupération par la Préparation Militaire, alors que la part réellement sportive ne reviendra qu'à une petite minorité d'escaladeurs.

Une première société, regroupant quelques négociants et des petits bourgeois artistes ou intellectuels, a duré pendant 25 ans, entre 1803 et 1827. Elle se vouait une fois par an à l'escalade de l'Étoile<sup>9</sup> et le goût pour les balades en groupes dans la région est déjà très fort dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (grotte Rolland, Gémenos, Saint-Pons, Aygalades), par exemple parmi les artistes et littérateurs de l'Athénée ouvrier créé en 1845. C'est vers la fin du Second Empire que se développent les premières véritables sociétés d'excursionnisme<sup>10</sup>: « Francs Touristes Marseillais » (1867), « Francs Touristes Provençaux » (1868), avec leur formation musicale, « Francs Touristes du Midi », « Francs Touristes Phocéens », « Francs caminaires de Prouvenço » (1868)... Par la même occasion, les guides (Meynier, Saurel, Tavernier, ...) et les articles de journaux sur les « promenades en Provence » se multiplient.

9. Pierre ÉCHINARD, *Marseille au quotidien – nouvelles chroniques du XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit. p. 173-176.

10. Pierre ÉCHINARD, Op. cit., p. 177-187; *90 ans par monts et par vaux*, Société des Excursionnistes marseillais, ca 1987; *Les Buveurs d'air – photographies des Excursionnistes marseillais, 1897-1937*, catalogue d'exposition aux Archives Municipales, Aix-en-Provence, 1998.

De 1868 à 1897, 87 sociétés sont fondées à Marseille, dont la section provençale du Club alpin (1875) et celle du Touring club de France (1882). À lire leurs intitulés, les motivations sont diverses : « La Musette », « Les Touristes du Sacré-Cœur » (1873), « Les Francs buveurs », « Le Gutenberg » (travailleurs du livre), « L'English stick » (1885)..., « Les Rigolos » (1892)...

En janvier 1897, à l'initiative de Paul Ruat, la première sortie des futurs Excursionnistes marseillais a lieu en direction de Notre-Dame des Anges. Quelques mois plus tard, ils s'organisent en association autour de Dominique Piazza, Paul Ruat et Elzéar Rougier. La société se veut populaire avec une cotisation de 1 F, puis 3 F, puis 5 F par famille contre 25 F au Club alpin. Elle est ouverte aux deux sexes et propose une excursion guidée tous les 15 jours. Le succès est immense puisque le groupe atteint 645 membres dès la fin de la première année, 3 000 dont un millier de dames et de jeunes filles en 1903 et 7 000 sociétaires en 1914, ce qui en fait l'un des plus importants groupes excursionnistes d'Europe.

Les buts de la société sont sportifs, familiaux, liés à l'amour de la nature et au goût pour la langue provençale, mais l'idéal patriotique n'est pas loin. Paul Ruat écrit ainsi dans un de ses premiers rapports : « Nous faisons oeuvre utile pour la Patrie. Loin de nous l'idée de vouloir nous mettre en parallèle avec les sociétés de tir ou de gymnastique, mais nous estimons que l'exercice de la marche et d'endurance à la fatigue forme le vrai soldat ». Et, de fait, les Excursionnistes Marseillais fourniront chaque année une cinquantaine de conscrits à l'armée.

C'est que l'on est facilement passé depuis 1871 de l'hygiénique et de l'agrément au patriotique. C'est le cas des Pionniers de l'Avenir<sup>11</sup> créés en 1880 par le brasseur Godfried Velten, un alsacien républicain et patriote. À ses frais, mais sous la forme d'une association déclarée, il a mis sur pied l'équivalent des « bataillons scolaires » créés en France à la même époque : une « société patriotique d'éducation militaire » basée sur l'excursion et assortie d'une formation en botanique et en arpentage. Dès la première année, 367 pionniers sont équipés de pied en cap et armés. L'oeuvre de Velten sera reprise par Alfred Ducreux et Gaétan Picon à partir de 1883 sous le nom de « Pionniers de Marseille ».

Dans ce cas, l'évolution de l'excursionnisme rejoint celle de la gymnastique en direction des sociétés de Préparation militaire.

## LA GYMNASTIQUE ET LA PRÉPARATION MILITAIRE

La gymnastique<sup>12</sup> est d'abord pratiquée dans des gymnases « médicaux » privés (y compris par les femmes pratiquant la callisthénie vers 1830), puis au lycée et à l'armée selon les principes d'Amoros. En 1856, une quinzaine de

11. AD. B-d-R., 4M 829.

12. Pierre ÉCHINARD, op. cit., p. 164-172.

patriotes suisses créent une société de gymnastique des Suisses de Marseille pour soutenir l'action du canton de Neuchâtel dont l'indépendance depuis 1848 est contestée par le roi de Prusse. Ils s'établissent à l'extrémité du cours Bonaparte, s'équipent de divers agrès (barre fixe, barres parallèles, appareil pour le saut) et d'un jeu de quille. L'entraînement a lieu le dimanche au rythme des chants patriotiques. L'association se poursuit en 1860 à travers celle du Grütli, mais en abandonnant ses activités sportives. Ce n'est que près de cinquante ans plus tard qu'on retrouvera les Suisses de Marseille impliqués cette fois-ci dans l'essor du football avec la création en 1907 du Stade Helvétique.

Entre temps, la gymnastique a connu un nouvel essor.

En 1861 le sieur Schwechler (un Alsacien professeur de gymnastique au Lycée) et le docteur Bailly ouvrent une Ecole de gymnastique hygiénique et médicale qui se transforme cinq ans plus tard en Académie de Gymnastique et atteint bientôt 80 membres. Mais ce n'est qu'en 1879 qu'apparaît le premier club de gymnastique officiellement déclaré à Marseille: la Phocéenne<sup>13</sup>. Dès la première année, il atteint les 200 adhérents, avec le soutien de nombreux notables: Henri de Montricher, Boude, Heckel, Labadié, Rabaud, Fitch... Il recrute essentiellement parmi les employés des douanes, les expéditionnaires, les employés du télégraphe. Tous ont un costume et une tenue de sortie obligatoire. Leur devise est: « Faire bien, ne rien craindre ».

En fait, comme pour tous les clubs gymniques créés en France depuis la défaite, la préparation physique est considérée comme un des facteurs indispensables à la revanche. Le « travail de régénération nationale » se justifie par la lecture des statistiques d'époque. En 1870, la Prusse aurait eu 3 000 sociétés de gymnastiques et 300 000 adhérents, contre 20 sociétés et 2 000 adhérents en France!

Transformée en 1893 en « société de gymnastique et de tir », la Phocéenne participera à la Préparation Militaire jusqu'en 1910.

Malgré le nombre assez réduit de leurs adhérents, d'autres clubs, tels Le Gymnaste-club (1892), La Gauloise (1893) La Française (1895) participent activement à l'organisation de grands concours internationaux à Marseille en 1893 et, surtout en 1903 (XXIX<sup>e</sup> fête fédérale des sociétés gymniques). Leurs athlètes sont formés pour l'armée.

Le mouvement s'accélère à partir des années 1905-1906. À la veille de la guerre de 1914, une bonne quinzaine de sociétés sportives marseillaises sont liées à la préparation militaire. Elles comptent plusieurs milliers d'adhérents.

#### LE CYCLISME<sup>14</sup>

Il mérite une place à part à cause du rôle très important qu'il a joué dans l'apparition et la diffusion du sport de masse.

13. AD. B-d-R., 4M 828.

14. Pierre ÉCHINARD, op. cit., p. 189-203.

Simple objet d'exhibition dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la vélocipédie se développe grâce à des progrès techniques déterminants comme le pédalier de Michaux et les recherches du Marseillais Sanderval. Le vélocipède fait succès à l'Exposition Universelle de Paris en 1867 et, dès 1868, l'on peut rencontrer des vélos des usines Fabre de Voiron sur le Prado, tandis qu'Alfred Segond multiplie les articles dans *Le Petit Marseillais*. La même année encore, lors du trin de Saint-Giniez, des courses de vélo sont introduites à côté des courses à pied traditionnelles. L'aspect populaire pointe déjà même si, jusqu'aux années 1880-1890, la bicyclette est plutôt un objet de luxe voué à la parade mondaine de quelques riches bourgeois comme les Caramano, Vagliano, Rodocanachi, Bonnasse ou de plusieurs adjoints du maire Flaissières comme Milan et Carcassonne. Les femmes s'y intéressent aussi, mais la tentative de création d'un Véloce-club féminin échoue par crainte que la clientèle n'en soit trop « mélangée ».

Le nouvel engin est récupéré à titre d'attraction par les music-halls et utilisé pour l'excursionnisme. Dès 1869, un Vélo-club organise des sorties vers Aix, tandis que le Véloce-club lance les premières compétitions entre Marseille et Aubagne.

Coupé par la guerre de 1870, l'élan cycliste redémarre en 1881 avec l'organisation de l'Union vélocipédique de France et des premiers championnats régionaux. Dès le 27 avril 1884, après Bordeaux, Montpellier, Bayonne, Paris et quelques autres, Marseille inaugure au Rouet son premier vélodrome. C'est, après les hippodromes et les arènes, la première construction spécialisée vouée à un sport moderne. Le vélodrome, accompagné d'une piste, va aussi servir aux premières compétitions de course à pied.

La fabrication et le commerce des vélos et des accessoires s'organisent très rapidement; en particulier au cours Lieutaud et au Prado, des lieux qui seront ensuite consacrés à la vente des motos et automobiles.

Le succès du cyclisme est encore marqué par la création de nombreux clubs de quartier: Club des treize, Est-Vélo, Idéal-Vélo, Marseille-vélo, Guidon gaulois, Pédale de Marseille, et par sa pratique au sein des clubs omnisports qui se créent dans les années 1890 (Sporting club, Football club, O.M....).

Les épreuves sont assez vite soutenues par la presse locale (*Midi sportif, Bavard, Radical...*) et, vers 1900, une bonne quinzaine de clubs marseillais sont déjà affiliés à la Fédération des sociétés cyclistes et mobilisent environ 1 500 amateurs passionnés, tandis que l'on recense environ 15 000 utilisateurs de la bicyclette dans les Bouches-du-Rhône.

Au-delà de sa valeur utilitaire qui s'étend peu à peu à la classe populaire, la vélocipédie est, avec ses compétitions, ses chronométrages, ses records, ses vedettes locales et nationales, la première manifestation d'une mentalité sportive moderne. C'est le premier sport aussi à mobiliser réellement les foules. En juin 1900, le deuxième Grand Prix cycliste de Marseille attire 15 000 à 20 000 spectateurs au parc Borély.

## LES CLUBS ATHLÉTIQUES ET OMNISPORTS

L'apparition des premiers clubs athlétiques et omnisports à Marseille répond à une influence anglaise déjà largement rencontrée dans le développement des divers types de sports, notamment mondains (hippisme, régates...), et au rôle bien connu des ports, tels Le Havre ou Bordeaux, dans la transmission des pratiques sportives.

L'Athletic club<sup>15</sup> est la première société omnisports créée à Marseille. Selon la délibération du 1<sup>er</sup> juin 1878: « Il a été décidé par quelques gentlemen anglais de Marseille de se réunir pour former un Athletic club dans l'intention de pratiquer ensemble toutes sortes de sports athlétiques comme le cricket, la natation, la gymnastique, etc. ». Le prospectus imprimé qui annonce cette naissance est écrit en anglais et signé par une poignée de britanniques dont le vice-consul en exercice, Francis W. Mark (un véritable sportif qui fera en 1879 la première ascension de la grande Candelle dans le massif de Marseilleveyre et deviendra une vedette de la section marseillaise du Club alpin), le chapelain de l'église anglicane, cinq négociants, quelques commerçants et représentants, dix employés de l'Eastern Telegraph dont un ingénieur, un entrepreneur et deux ingénieurs du Gaz. Sur les vingt-cinq signataires, quatre ou cinq seulement sont Français. Un parrainage et un vote sont nécessaires pour être admis dans le club, le droit d'entrée (10 F) et la cotisation annuelle (40 F) sont assez élevés.

L'Athletic club est autorisé le 30 juillet 1878, mais on sait peu de choses de son devenir, sinon qu'il est à la recherche d'un terrain pour pratiquer, entre autres, le cricket et qu'il figure encore au nombre des « cercles » dans un relevé de 1880<sup>16</sup>. Il n'est pas interdit de penser, mais sans qu'on en ait la moindre preuve, que les premières tentatives de rugby se soient alors produites à Marseille au sein de ce club. En tout cas, son exemple a certainement été déterminant, ainsi que l'influence plus générale des Anglais vivant alors dans la ville et des 9000 marins britanniques touchant le port chaque année.

Les traces plus précises de cette influence ne se rencontrent qu'une dizaine d'années plus tard. C'est entre 1891 et 1893 que se produisent les premiers défis lancés par un groupe de lycéens et d'étudiants marseillais à l'équipe anglaise de rugby de la compagnie de l'Eastern Telegraph (déjà constituée en interne) et aux marins faisant relâche dans le port<sup>17</sup>. Ils aboutissent en septembre 1893 à la création d'un Sporting Club de Marseille, à composante essentiellement française, où l'on peut pratiquer l'escrime, l'haltérophilie, l'athlétisme et le rugby. En 1895, un premier succès marseillais en rugby, face aux Anglais, conduit à la création d'un hebdomadaire sportif

15. AD. B-d-R., 4M 694.

16. AD. B-d-R., 4M 631, Etat nominatif des cercles, sociétés chorales et instrumentales et des loges maçonniques qui existent actuellement à Marseille (1<sup>er</sup> mars 1880).

17. Sur les débuts du football et du rugby à Marseille, voir Pierre ÉCHINARD et Alain PECHERAL, *Cent ans d'O.M.*, 2 vol, 128 et 160 p., Marseille, 1998.

*Midi Sport* qui va désormais soutenir les exploits des athlètes, rugbymen et footballeurs marseillais relancés à partir de 1897 par la création d'un nouveau club omnisports, le Football Club de Marseille. On y pratique la natation, l'aviron, le tennis, le vélo, le cricket et surtout l'athlétisme et le rugby. Dans les derniers mois de 1899, le FCM fusionne avec un club d'escrime, l'Épée, pour former l'Olympique de Marseille qui aborde la compétition en janvier 1900, offrant à ses adhérents une douzaine de spécialités : athlétisme, escrime, boxe, natation, aviron, cricket, tennis, cyclisme, basket-ball, automobile, lutte et, bien sûr, rugby et football pour lesquels le club remporte aussitôt le championnat du Littoral. Ouvert aux juniors et seniors amateurs de plus de 15 ans présentés par deux parrains, l'O.M. puise essentiellement sa clientèle dans la bourgeoisie étudiante et lycéenne. Le droit d'entrée n'est que de 3 F, mais la cotisation de 3 F par mois ne permet pas l'ouverture du club aux catégories les plus populaires. Cependant, à travers l'O.M. et son large éventail de disciplines sportives, c'est, à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, le visage du sport moderne qui commence à se dessiner.

#### QUEL BILAN ?

Au terme de ce survol, quelques constatations s'imposent. Elles sont tout d'abord d'ordre général. La tardive apparition dans notre langue du mot sport (reconnu par l'Académie Française en 1878 dans son acception moderne) marque suffisamment les hésitations, les incertitudes, les improvisations dans lesquelles se sont opérés, en quelques dizaines d'années, les basculements du simple exercice physique de passe-temps au culte de l'effort et de l'exploit systématiques, le passage de la parade élitiste au spectacle de masse, du mécénat au marché économique, du cercle bourgeois au club de sport, du sportsman au sportif.

La naissance et le développement du sport moderne en France comme en Europe ont accompagné tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle les révolutions industrielles, techniques, démographiques, urbanistiques, idéologiques d'un siècle particulièrement fertile en mutations de toutes sortes auxquelles venait s'ajouter, dans le cas plus particulier de la France, la profonde déchirure de la défaite de 1870. Tout cela, souvent à l'imitation du modèle anglais, parfois sous la pression du désir patriotique de revanche, a conduit le sport, sous ses différentes formes, à apporter une réponse nouvelle aux traditionnels besoins de sociabilité des individus et des groupes (relationnel, convivialité, substitut à la famille, recherche de responsabilité, de notoriété, esprit de compétition mais aussi d'équipe). Le tout était accompagné ou exploité par des motivations idéologiques.

Dans le domaine du national comme du local, toutes les catégories sociales ont été progressivement touchées.

L'aristocratie et la bourgeoisie ont longtemps été le fer de lance de l'essor du sport, tantôt par la pratique, tantôt par le soutien moral ou financier qu'elles lui apportaient. Elles y ont trouvé des raisons de prestige, de mode, d'éducation, de convivialité, d'affirmation idéologique. Les classes moyennes d'employés, de commerçants, d'étudiants, en se « monsieurisant » comme disait Gelu, ont trouvé dans la pratique du sport la satisfaction de leur amour de la nature et de la convivialité, ainsi que l'expression de leur patriotisme. Les classes populaires ont essentiellement fourni un public de plus en plus nombreux et conquis par le spectacle, avant d'accéder elles-mêmes à la pratique (ce qui ne tardera pas, si l'on se réfère à l'exemple de Jean Bouin).

Dans ce contexte général qu'en est-il de Marseille ? Grand port maritime, bénéficiant d'un climat et d'un cadre naturel favorables aux activités de plein air, ville en plein essor démographique et économique sous la conduite d'une riche bourgeoisie ouverte à l'influence anglaise dans ses affaires comme dans son comportement, Marseille était au XIX<sup>e</sup> siècle un lieu potentiellement idéal pour l'essor du sport moderne. Pourtant, elle n'enregistra pas plus vite, ni plus fort que Paris et la province les diverses étapes de ce développement. Paris était favorisé par son rôle de capitale. Le Havre ou Bordeaux étaient plus proches de l'Angleterre. Quant au Nord et Nord-Est, ils furent plus motivés peut-être, ne serait-ce qu'à cause de leur position géographique, par l'élan patriotique. Toutefois, les progrès du sport à Marseille ont connu des formes particulièrement poussées de réussite qui correspondent à des tendances profondes de la population marseillaise :

– Un Art de vivre marseillais s'est peu à peu bâti au XIX<sup>e</sup> siècle sur la primauté de l'environnement naturel d'une « ville à la campagne » avec ses cabanons et bastides, la chasse, la pêche, ses bains de mer (autant de concurrents d'ailleurs à la véritable pratique sportive). Cet art de vivre marseillais explique l'exceptionnel essor de l'excursionnisme touchant les classes moyennes (en formation) d'employés et de commerçants, ainsi que leurs familles (femmes et enfants).

– La passion du spectaculaire chez un public traditionnellement et particulièrement sensible au théâtre, au chant, aux manifestations de foules (des processions aux enterrements). Cette spécificité marseillaise, si souvent rencontrée, explique pourquoi les diverses manifestations sportives ont trouvé très vite à Marseille un public nombreux, même si le nombre de pratiquants, lui, n'était pas forcément important. Cette passion populaire pour le spectacle justifie tout à la fois le succès des manifestations bourgeoises de parade mondaine et (ou) de technologie moderne tels l'hippisme, les régates, l'automobile... (et plus tard l'aviation), comme, plus largement, celui de toutes les manifestations faisant appel à l'exploit individuel ou collectif.

L'omniprésence du sport dans la ville lors des fêtes du 25<sup>e</sup> centenaire de Marseille en octobre 1899 en est le parfait témoignage: joutes sur le Vieux-Port, concours de boules au Rouet, cyclisme et lutte au parc Borély, « Jeux Olympiques Marseillais » d'athlétisme, démonstrations de gymnastique d'ensemble, de boxe, d'escrime, exhibition du bataillon de Joinville au Vélodrome Michelet... Une façon de montrer que Marseille était digne de prendre le relais sportif de ses lointains ancêtres grecs. Mais aussi la démonstration du nouvel impact médiatique du sport et de sa présence désormais affirmée dans une ville progressivement investie dans toutes composantes: la mer, le centre ville avec les sièges des principales sociétés sportives, le Sud avec les principales installations, mais aussi les divers quartiers de la périphérie à travers l'implantation des multiples associations de courses à pied ou de cyclisme.

Pierre ÉCHINARD